

La chasse des mammifères marins chez les Ivujivimmiut

Camille Roy

Volume 15, Number 36, 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/020984ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/020984ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roy, C. (1971). La chasse des mammifères marins chez les Ivujivimmiut. *Cahiers de géographie du Québec*, 15(36), 509–521.
<https://doi.org/10.7202/020984ar>

Article abstract

Although the sealing really shows and more than anywhere else in New Québec the Ivujivimmiut's activities at the north-west corner of the Ungava peninsula, the Ivujivik area remains relatively rich in other sea mammals. The beluga, usually hunted in spring and fall, and the walrus, caught at the traditional fall hunting's expeditions to some peripheral islands, constitute also, with the seal — especially the ringed seal which is hunted practically all over the year — the economical framework's base. The annual volume of the seal's catches was, for example during the years 1962-1964, between 1 500 and 2 500, and the hunt gives per year an average of 50 to 60 belugas and a little more than 30 walruses. These sea mammals and the other animal resources (fur animals, fish and avifauna) sustain the activities of about twenty hunters, most of them heads of the household, and correspond to the primary needs of more than one hundred Eskimos. And at the present time, in other words unless there is a sensible population's growth, game will be always there to provide for the population's wants. The sea mammals remain, and for a long time, as it seems, the only possibility of a collective survival, worthy and healthy.

LA CHASSE DES MAMMIFÈRES MARINS CHEZ LES IVUJIVIMMIUT*

par

Camille ROY

*Géographe, Direction générale du Nouveau-Québec,
ministère des Richesses naturelles du Québec.*

La faune des régions septentrionales est surtout caractérisée par sa liaison étroite à des milieux pauvres : la toundra et la mer arctique. Cette dernière a quand même toujours été la grande pourvoyeuse des Esquimaux installés à la périphérie de l'océan polaire et, malgré l'introduction récente par les Euro-américains d'autres modes d'alimentation, les mammifères marins restent, et pour longtemps encore semble-t-il, la seule possibilité d'une survie collective digne et saine des villages de l'Arctique. À Ivujivik, petit village esquimau¹ du détroit d'Hudson, que le Sud a peu touché, le phoque, le béluga et le morse constituent encore les pièces maîtresses de l'armature économique. Les activités de piégeage et de pêche ne sont exercées que dans des conditions exceptionnelles d'abondance ou de valeur marchande d'une espèce, ou au cours des pénuries de grands gibiers marins.

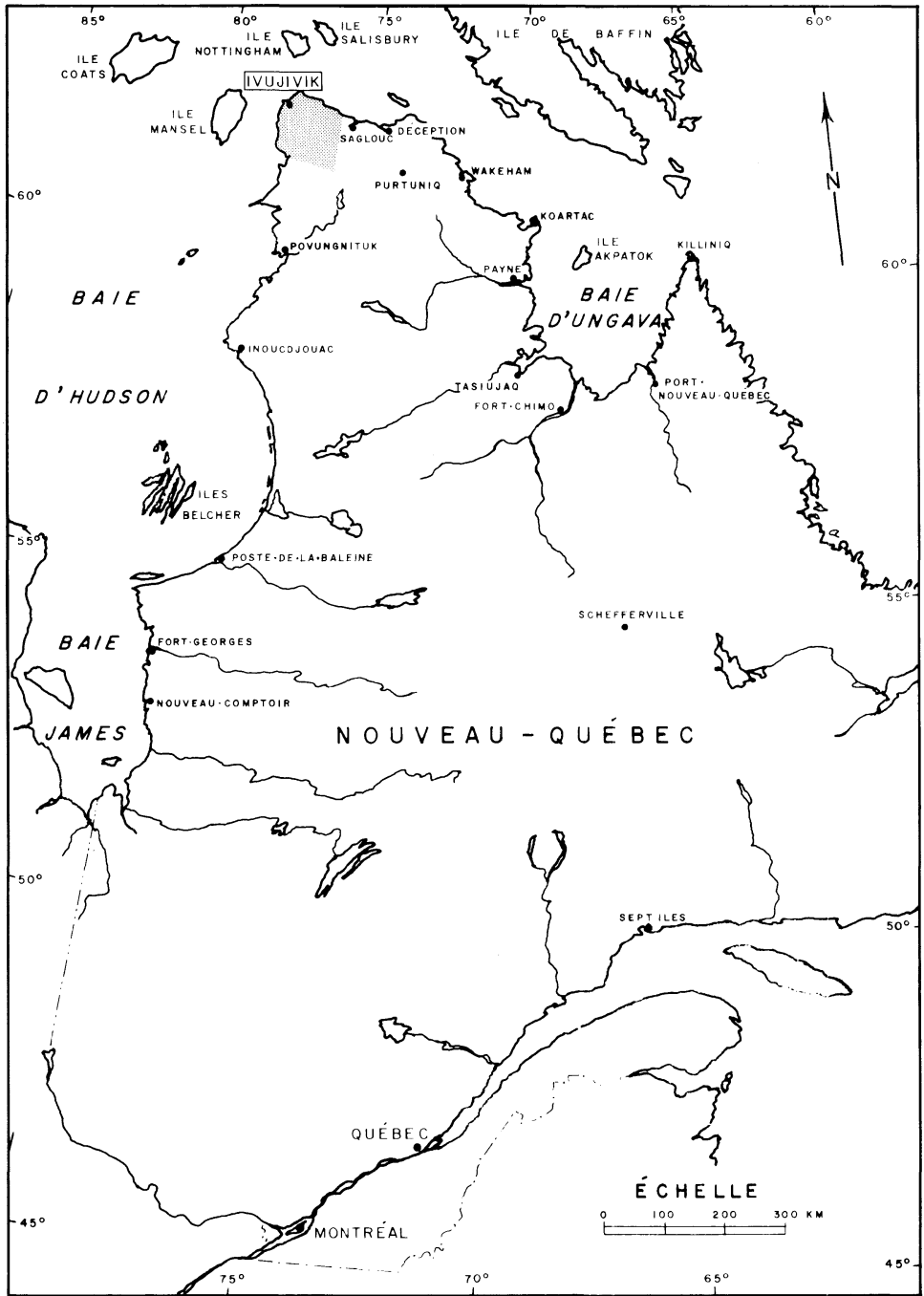
La région d'Ivujivik, comme tout le secteur septentrional de la baie d'Hudson, est relativement riche en ressources animales (mammifères marins, animaux à fourrures, poisson et avifaune), dont le comportement est, en général, peu connu. Pour combler en partie ces lacunes, nous nous proposons, à partir de l'examen des habitudes des Ivujivimmiut chasseurs et de l'exploitation qu'ils font de ces ressources, de dégager des éléments de connaissance des déplacements des principaux mammifères marins et de la moisson qu'on en fait, tant pour l'alimentation et les autres usages domestiques que pour l'exportation².

* L'auteur adresse ses remerciements à M. Roger Le Jeune, biologiste au ministère des Richesses naturelles (Direction générale du Nouveau-Québec), qui a revu et corrigé le manuscrit original et en a refondu quelques parties.

¹ Environ 115 habitants (1970) dont seulement 4-5 Euro-américains.

² L'exportation porte surtout sur des peaux brutes de phoque, l'artisanat commercial ou semi-industriel comptant encore pour peu dans l'économie des Ivujivimmiut.

Pour ce qui est des techniques de chasse traditionnelles et contemporaines, on en trouvera un aperçu dans le travail de N.H.H. GRABURN, *Social Organization of an Eskimo Community : Sugluk, No. Quebec*, M. A. thesis, McGill University, Montréal, 1960.



LOCALISATION DU VILLAGE ET DE LA RÉGION D'IVUJIVIK

Figure 1

1. LE PHOQUE ³

À l'époque de l'isolement et même durant les deux ou trois premières décennies du XX^e siècle, la chasse du phoque était la base d'une économie exclusivement centrée sur l'autoconsommation. Il n'en est plus tout à fait de même, de nos jours, mais l'intérêt des Iuvjivimmiut à chasser le phoque n'a pas sensiblement baissé, malgré l'apparition récente d'autres activités rémunératrices, comme la sculpture sur pierre et le chômage assisté ⁴.

Les espèces les plus communes sont le phoque annelé (le *nassiq* des Esquimaux de la baie et du détroit d'Hudson) et le phoque barbu (*ujjuk*), la première étant beaucoup plus abondante que la seconde. On capture aussi, à l'occasion, le phoque du Groenland (*qairulik*) et plus rarement, le phoque commun (*qasigiaq*). Les phoques migrent mais leurs voies de déplacements — hormis celles du phoque du Groenland — sont moins bien fixées que celles du morse et du béluga (marsouin blanc ou baleine blanche). Si on a pu observer une certaine constance dans leur nomadisme, leurs voies de migration varient d'année en année. En ne considérant que la région d'Iuvjivik, on ne trouve à peu près pas de phoques dans les eaux côtières en juillet et en août, ces pinnipèdes se tenant très au large jusqu'au début de l'automne, c'est-à-dire jusqu'au moment où la glace commence à se former. À mesure que l'automne avance, les phoques se rapprochent des rives. Ils vont ainsi devenir de plus en plus nombreux le long du littoral en septembre, octobre et novembre. De décembre à juin les phoques abondent dans toutes les eaux côtières et, à la mi-juillet, quand tous les glaçons sont disparus, ils ont déjà repris le large.

Les terrains de chasse

L'un des aspects géographiques les plus importants de l'activité cinématique autour d'Iuvjivik est la diversification saisonnière des lieux de chasse, bien que souvent ces territoires saisonniers se superposent ou se chevauchent. Par exemple, de la mi-juillet à la fin d'août, les chasseurs font parfois quelques efforts pour trouver du phoque aux mêmes endroits qu'en d'autres saisons, notamment dans les eaux avoisinant les îles Nuvuk, sur le pourtour des îles Digges et dans le voisinage du cap Wolstenholme. La chasse s'étale grossièrement sur trois saisons : l'automne, l'hiver et le printemps, et elle est communautaire, tous les chasseurs mâles y participant. Si les campagnes d'hiver et de printemps peuvent, à la rigueur, se distinguer l'une de l'autre, leur durée dépend toujours de l'état général de la banquise. Règle générale, la chasse en ces deux saisons, malgré des écarts sensibles

³ Pour comparaison avec le côté ouest de l'Hudsonie, voir : « Seal Hunting in Keewatin », *The Musk-Ox*, Saskatoon, no 8, 1971, p. 23-26, 1 carte. Note de L.-E. H.

⁴ Les fluctuations dans le prix des peaux de phoque et l'utilisation de plus en plus répandue du traîneau à moteur, qui entraîne la disparition progressive des chiens d'attelage, entrent aussi en ligne de compte pour différencier la chasse du phoque à l'époque traditionnelle de celle d'aujourd'hui.

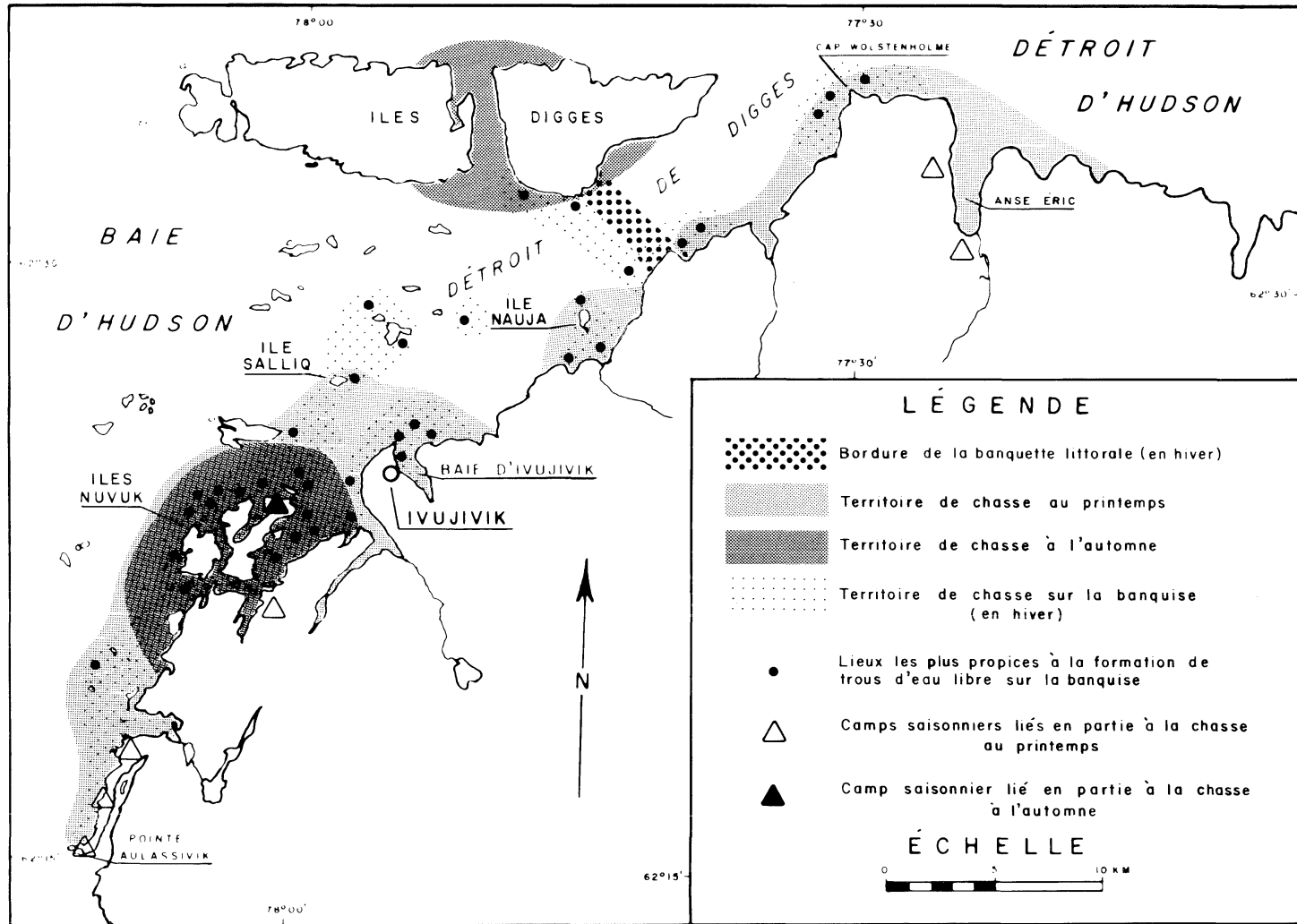


Figure 2

LA CHASSE DU PHOQUE

dans le volume global des prises, est beaucoup plus fructueuse que la campagne d'automne.

La chasse d'automne

Celle-ci commence habituellement entre le 1^{er} et le 15 septembre de sorte que, à la fin de ce mois, la plupart des chasseurs mâles y sont engagés. Les premiers efforts ne sont pas toujours bien récompensés, et il faut souvent attendre octobre pour abattre les premiers phoques dans la région. Les chasseurs poursuivent généralement leurs avantages jusqu'à la fin de novembre, et aussi longtemps que le permet l'état d'englacement des côtes. La quête de gibier ne reprendra qu'avec la formation d'une banquise solide.

La chasse d'automne se pratique surtout sur les côtes sud et ouest de l'île Digges orientale et dans les parages des îles Nuvuk ; parfois dans la région du cap Wolstenholme ; plus rarement sur les rives continentales, entre la pointe Aulassivik et la baie Kuvvik, à 60 milles (100 km) au sud⁵. Malgré ses aléas, la chasse automnale détermine la migration de quelques chasseurs qui vont établir leur camp familial là où la chasse s'avérera la plus fructueuse, pour ne revenir au village qu'après la prise définitive des eaux côtières par le gel.

La chasse d'hiver

En hiver, la bordure de la banquise mouvante s'étire perpendiculairement au détroit de Digges, entre la terre ferme et l'île Digges orientale et marque la limite nord-est du principal territoire de chasse. Au sud de cette ligne de démarcation, les Esquimaux chassent aux trous de respiration des phoques (*allu*) et aux trous d'eau libre créés par les tourbillons des courants marins. Ces derniers se forment pratiquement toujours dans les mêmes parages autour des îles Nuvuk et Nauja, à l'entrée de la baie d'Ivujivik, à l'extrémité sud de l'île Digges orientale, à proximité de la bordure de la banquise barrant le détroit de Digges et, occasionnellement, à proximité du cap Wolstenholme.

Un autre aspect géographique important, lié aux incidences de la température, réside dans la formation des trous d'eau libre. De leur apparition vont dépendre la concentration ou la dispersion des phoques, voir même leur absence : pas de trous d'eau libre, pas de phoques. La température du moment, responsable de l'état de la banquise et plus particulièrement de l'état des approches aux trous, reste ici le facteur décisif: quand elle ne permet plus de maintenir ouverts un nombre minimum de trous, et à plus forte raison, quand tous les trous se ferment par les plus grands froids, les phoques doivent nécessairement aller ailleurs pour respirer. C'est alors la saison creuse.

⁵ Voir en figure 2 la chasse du phoque chez les Esquimaux d'Ivujivik.

Au nord-est de la bordure de la banquise qui ferme le détroit de Digges on rencontre des glaces de dérive et des champs de glace, parfois de grandes zones d'eau libre qui s'étendent bien au-delà du cap Wolshtenholme. Là, d'ailleurs, les courants sont si violents que la banquise, à bien des endroits, n'arrive pas à se former, ce qui incite les phoques à s'y grouper en bandes nombreuses, surtout aux périodes de froids vifs.

La chasse d'hiver débute généralement aux premiers jours de janvier, exceptionnellement en décembre, bien que l'état de la banquise en formation nuise aux manœuvres⁶. Cette campagne d'hiver s'étale jusqu'à la fin de mars, ce mois apportant habituellement les meilleurs résultats.

Période de transition entre les campagnes d'hiver et de printemps, mars et avril marquent généralement le sommet de la chasse. C'est l'époque où le réchauffement graduel de la température de l'air favorise la formation des trous d'eau libre et incite les phoques à se prélasser sur les glaces. Au printemps, la chasse s'étend d'avril aux deux premières semaines de juillet mais, comme en automne, sa durée dépend toujours de l'état des glaces. Quand la mer s'ouvre le long de la côte et que de larges étendues de glace y dérivent au gré des vents, des courants et des marées — donc, bien avant la débâcle proprement dite, — la chasse atteint sa plus grande intensité. Elle se déroule surtout dans les parages des îles Nuvuk et Salliq ; on chasse aussi à proximité de l'île Nauja et, à compter de la mi-mai, on chasse bien souvent le phoque barbu à proximité du cap Wolstenholme, en même temps que le béluga qui reparaît.

La chasse du printemps

À partir du moment où la banquise se disloque pour de bon, le territoire de chasse revêt un nouvel aspect : il n'y subsiste plus bientôt que des champs de glace de dérive morcelés. La technique de capture change du tout au tout. Les chasseurs doivent maintenant pourchasser le gibier à travers la banquise en dislocation et les glaces de dérive. Il en résulte une diminution de l'efficacité de la chasse, pour un effort comparable, qui se traduit dans le volume global des captures dans un secteur donné. La campagne du printemps, comme celle de l'automne, incite nombre de chasseurs à s'établir avec leur famille dans des camps sis près des lieux mêmes où se pratique la chasse la plus intensive.

La glace, élément capricieux

Les chasses d'hiver et de printemps, et même celle de l'automne, sont largement tributaires des éléments météorologiques qui président à la formation, à l'entretien et à l'élimination des glaces et de la banquise, et des

⁶ Dès la mi-janvier parfois, comme en 1965, la chasse s'avère excellente : on peut abattre une centaine de phoques dans une seule journée et presque tous les hommes y participent.

accidents viennent souvent restreindre les chances de capture des phoques. Citons, entre autres : un englacement tardif ; un froid vif qui obture les trous dans la banquise ; le recouvrement de la glace par l'eau ; la neige molle et la glace pourrie, qui supportent mal hommes, chiens et traîneaux ; les hausses de température qui gâtent la banquise en hiver⁷ ; au printemps, enfin, une banquise qui voyage d'un rivage à l'autre et ne se disloque que tardivement. D'autres circonstances, par contre, facilitent l'intensification de la chasse, soit l'apparition occasionnelle de surfaces d'eau libre relativement étendues à l'intérieur de la banquise, phénomène assez fréquent à l'entrée de la baie d'Ivujivik, et le retour des glaces de dérive dans la même baie, comme cela s'est produit à la mi-juin 1965.

Les fluctuations

Engagée dans de telles conditions, la chasse du phoque comporte évidemment de bonnes et de mauvaises années. Le volume annuel des captures, pour les années 1962-1964, alors que la valeur des peaux atteignait des sommets inconnus avant et depuis, s'établissait entre 1 500 à 2 500, le phoque annelé comptant à lui seul pour plus de 80% des prises, selon une appréciation du Père Trinel, oblat en mission à Ivujivik de 1961 à 1965. Les notes tirées des relations de ses prédécesseurs et transmises par le même informateur, servent de base aux évaluations présentées ci-dessous, par saisons, pour les quinze années suivant 1946, et qui font état d'une moyenne annuelle de l'ordre de 1 000 captures^{8, 9}.

L'été n'étant pas une saison propice à la chasse, le volume des prises y est insignifiant, généralement moins de cinquante (50), dont les phoques barbus forment entre le tiers et la moitié. À l'automne, le volume des prises dépend de la durée de la saison de chasse et varie de quelques dizaines à plus de 200 ; la proportion de phoques barbus ne dépasse généralement pas 15%, le gros des captures portant sur le phoque annelé. En hiver (janvier, février et mars) les chasseurs capturent bon an mal an 400 phoques (100-500). Au printemps, enfin, la période privilégiée est la première quinzaine d'avril. Du début d'avril à la mi-juillet, le nombre des captures est d'environ 300, avec des pointes à 500 et plus et des bas confinant à la centaine.

Le secteur géographique d'Ivujivik, giboyeux dans l'ensemble, attire depuis quelques années des chasseurs des deux villages les plus rapprochés — Povungnituk, à 170 milles (270 km) au sud et Saglouc, à 75 milles (120 km) à l'est — qui y font des incursions fructueuses. À la mi-avril 1964 par exemple huit traîneaux arrivaient de Saglouc pour participer à la chasse

⁷ En février 1947, la banquise s'est rétrécie très fortement pour se reformer, large et solide, en mars. Ce phénomène ne s'était pas produit depuis environ 50 ans.

⁸ Ce chiffre recoupe précisément une évaluation antérieure obtenue à partir d'autres sources. Voir LE JEUNE, Roger, *Utilisation des ressources biologiques du Nouveau-Québec*, Ministère des Richesses naturelles du Québec, 1966, p. 6.

⁹ Certaines campagnes sont exceptionnellement profitables. En 1967 les chasseurs ramenèrent au village près de 4000 phoques.

et, en février de l'année suivante, sept chasseurs de Povungnituk et deux autres de Saglouc faisaient de même. Un navire de Saglouc a également fait une campagne étonnante vers l'ouest en 1965.

Le commerce

Les fluctuations constantes du marché font peu état du fait que la chasse du phoque est, pour les Esquimaux d'Ivujivik, l'activité essentielle l'année durant. Le prix des peaux a touché un sommet en 1964, avant de dégringoler très bas, ce qui a pour conséquence immédiate de rendre beaucoup moins attrayante la chasse du phoque non seulement à Ivujivik mais aussi ailleurs au Nouveau-Québec esquimau depuis 1967. L'économie locale, appuyée sur la chasse du phoque, s'est effondrée ; et si cet état de choses se prolonge il faudra envisager l'application de solutions éprouvées comme, par exemple, l'établissement de prix de soutien garantis par l'État. Entre-temps, on s'ingénie à trouver des modes neufs d'utilisation des peaux, tout en soutenant les productions artisanales traditionnelles. Quant à la viande, elle entre, depuis 1964, dans les échanges coopératifs avec les gens de Povungnituk et de Saglouc ¹⁰.

2. LA BALEINE BLANCHE

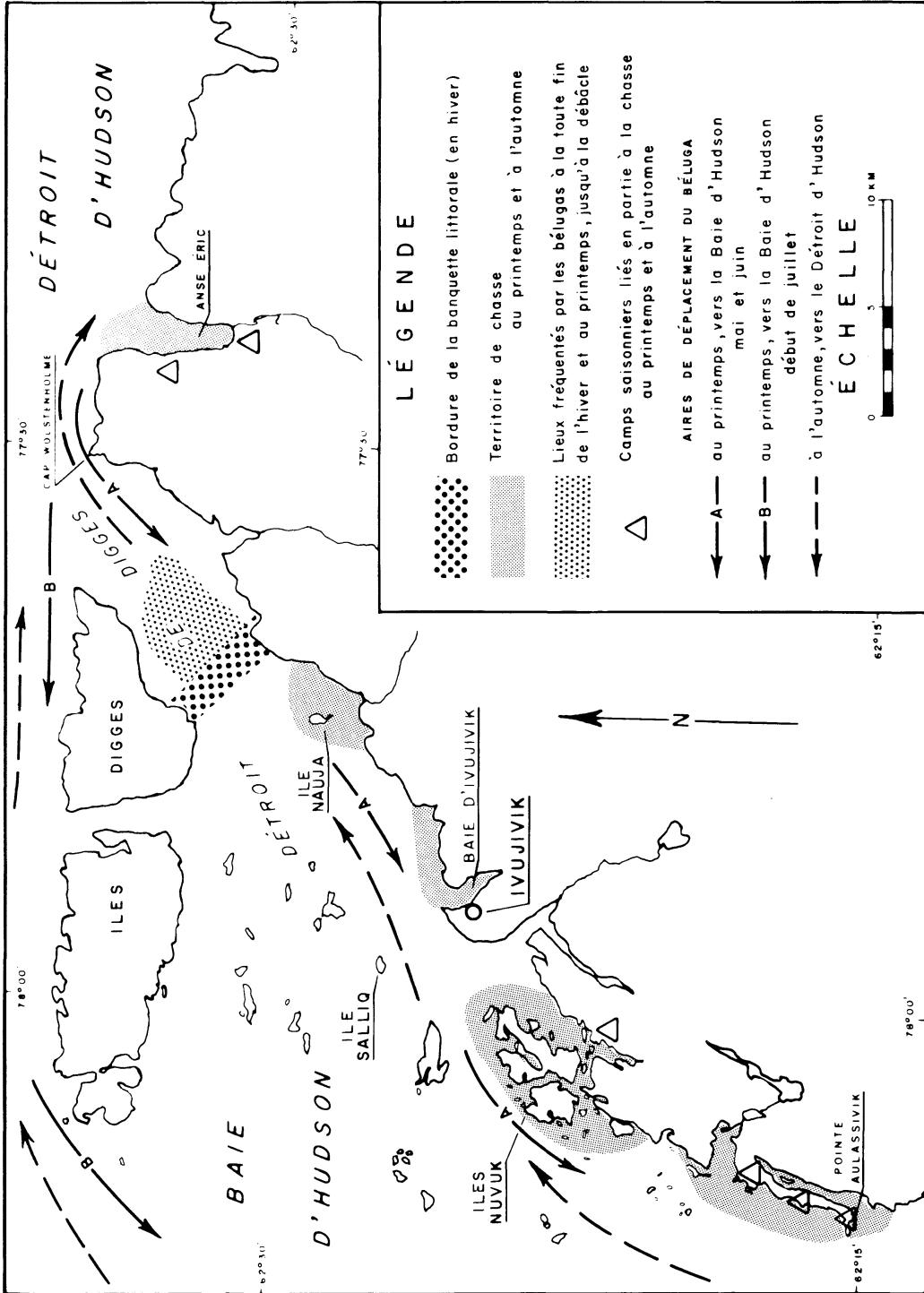
La chasse de la baleine blanche ou béluga (le *qilalugaq* des Esquimaux) demeure, chez les Ivujivimmiut, le complément naturel de la chasse du phoque. Ce mammifère est un gibier recherché, même s'il ne débord pas le cadre de l'économie d'autoconsommation.

Le béluga se déplace d'est en ouest au printemps et en sens inverse à l'automne, à travers le détroit d'Hudson, en empruntant les mêmes passages que le morse, suivant les contraintes imposées par les glaces. La chasse débute à la mi-avril et se poursuit jusqu'en juillet, après avoir atteint sa plus grande intensité dans la dernière moitié de juin, alors que s'ouvre le passage entre les îles Digges et le continent. À l'automne, la chasse débute généralement aux derniers jours de septembre pour se terminer au début de novembre, le sommet de rendement se plaçant vers la mi-octobre.

Ainsi se dégage une certaine concordance dans le temps avec la chasse du phoque. Mais il y a mieux encore puisque les quelques emplacements choisis pour l'abattage du béluga se trouvent être également de très bons emplacements de chasse du phoque, à savoir la pointe septentrionale de l'archipel des Nuvuk, la baie d'Ivujivik, la pointe Aulassivik, les parages de l'île Nauja et l'entrée occidentale de l'anse Eric près du cap Wolstenholme ¹¹.

¹⁰ La coopérative locale, créée à la fin de 1964 et filiale de la Société Coopérative de Povungnituk, remplaça dès l'année suivante un avant-poste que la Hudson's Bay Company avait établi à Ivujivik en 1947. De 1909 à 1947, cette société avait maintenu son comptoir dans le fond de l'anse Eric, près du cap Wolstenholme.

¹¹ Voir en figure 3 la chasse du béluga chez les Esquimaux d'Ivujivik.



LA CHASSE DU BÉLUGA

Figure 3

Cette concordance accentuée et simplifiée le phénomène des migrations saisonnières des chasseurs d'Ivujivik, avant tout chasseurs de phoque, mais qui sont loin de dédaigner le béluga. Le nombre et l'importance des campements varient d'une année à l'autre, selon des critères subjectifs. Ainsi, en certaines campagnes, il n'y aura qu'un seul camp pour tous, alors que d'autres circonstances détermineront la répartition en 4 ou 5 petits groupes. C'est au printemps (et au tout début de l'été) que ces camps prennent la plus grande expansion, alors qu'ils accueillent la moitié et parfois même jusqu'à 80% de la population du village. À l'automne, la migration est restreinte en raison de la rareté relative du phoque, de la priorité accordée à la chasse du morse et des emplois temporaires créés par l'arrivée du navire de ravitaillement.

La chasse livre en moyenne de 50 à 60 bélugas par année, répartis à peu près également entre le printemps et l'automne, bien que cette dernière saison soit plus courte. Exceptionnellement, aussi peu que 10 bêtes et autant que 300 seront ramenées au cours d'un cycle annuel. Quand, en général, les Ivujivimmiut connaissent une mauvaise année, les Esquimaux des établissements méridionaux (Povungnituk, Inoucdjouac et îles Belcher) rapportent de grandes moissons de bélugas, et réciproquement, ce qui indique une certaine instabilité géographique d'une population numériquement équilibrée.

Soulignons que les accidents de gel et de fonte, dont nous avons précédemment discuté l'influence sur le comportement des phoques, exercent sensiblement le même effet sur les troupeaux de bélugas, avec des résultats similaires pour les chasseurs.

3. LE MORSE

Le morse (*aiviq*) s'inscrit également dans la tradition cinégétique marine des Ivujivimmiut. Depuis 30 ans, il n'est pas passé un automne sans qu'une embarcation pontée (Peterhead ou baleinières converties) effectue au moins une expédition de chasse dans les parages des îles Nottingham et Salisbury, à environ 50 milles (80 km) au nord du village. À part le navire de la Mission catholique¹² dont les autochtones ont pu disposer entre 1945 et 1950, les chasseurs ont toujours pu compter sur deux embarcations — parfois trois, occasionnellement quatre — pour effectuer leurs chasses. Chaque bateau effectue un ou deux voyages, exceptionnellement trois. Les Esquimaux vont aussi à l'occasion chasser du côté de l'île Mansel et dans la région estuarienne de la baie Kuuvik, mais sans garanties de succès. Enfin durant l'été ils tuent quelques morses sur la rive québécoise du détroit d'Hudson, entre le cap Wolstenholme et Saglouc¹³.

¹² Fondé en 1938, cet établissement fermait ses portes en 1965, et, jusqu'en 1960, le missionnaire fut le seul Euro-américain résidant à Ivujivik.

¹³ Voir en figure 4 la chasse du morse chez les Esquimaux d'Ivujivik.

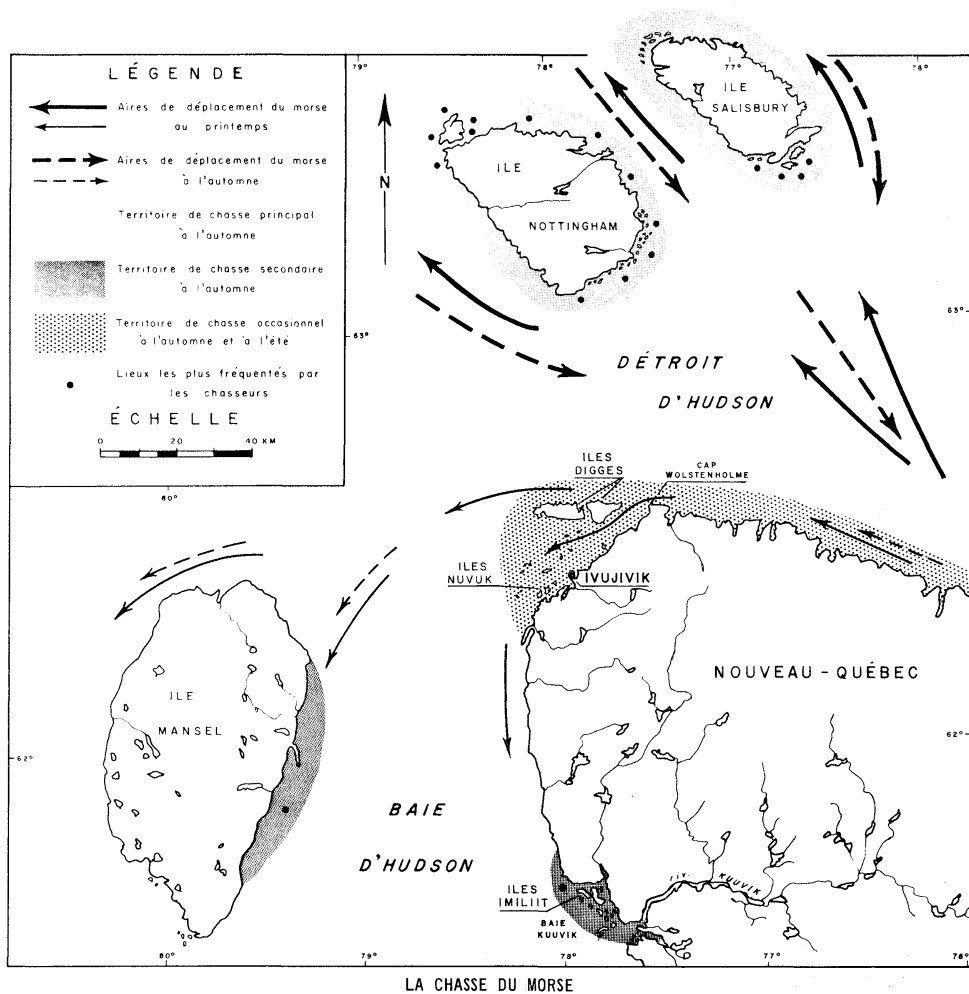


Figure 4

La saison débute aux derniers jours d'août et se termine vers la fin d'octobre, les dates des départs étant fonction de plusieurs facteurs impondérables, comme les conditions de la température, les renseignements radiotéléphoniques obtenus de l'île Nottingham sur la présence ou l'absence des morses, l'humeur des capitaines-propriétaires des navires et le degré de disponibilité de ces derniers. Les expéditions durent de 6 à 23 jours, la moyenne s'établissant à 13 ou 14 jours. Environ la moitié des équipages accomplissent deux voyages, se reposant une dizaine de jours entre deux expéditions. Le succès ou l'échec d'un premier voyage n'influence guère la décision d'en entreprendre un second, l'inspiration du moment semblant être le facteur déterminant.

Les prises annuelles moyennes s'élèvent à un peu plus de 30 morses, chaque expédition rapportant de 0 à 20 têtes ; le phoque, le béluga et l'ours blanc compensent souvent pour la déception de certaines chasses du morse. Les résultats d'une expédition influencent peu sa durée qui est généralement déterminée d'avance. Aussi les expéditions décevantes (5 morses ou moins) comptent effectivement pour 50% alors que les chasses vraiment fructueuses (une vingtaine de bêtes) forment seulement 20% du total. C'est donc dire que la chasse du morse chez les Ivujivimmiut reste très aléatoire, sans qu'une si forte proportion d'échecs les incite à abandonner cette activité caractéristique : tout au plus la chasse du morse a-t-elle perdu un peu de son intensité depuis dix ans, mais elle reste une source appréciée de revenus pour ceux qui la pratiquent encore.

CONCLUSIONS

Le secteur géographique marin d'Ivujivik apparaît comme l'un des territoires les plus giboyeux du Nouveau-Québec arctique, et ses ressources fauniques supportent les activités d'une vingtaine de chasseurs, pour la plupart chefs de famille, et répondent aux besoins fondamentaux de plus de cent Esquimaux. La chasse des oiseaux et la pêche sont complémentaires de la chasse du phoque, du béluga et du morse, sur laquelle repose l'économie de cette communauté.

L'équilibre dans lequel ces ressources se maintiennent fait que, pour l'instant, Ivujivik est à l'abri des problèmes qui affectent si profondément d'autres agglomérations esquimaudes du Nouveau-Québec et d'ailleurs, et dont la solution a été recherchée tantôt dans la relocalisation, tantôt dans l'instauration de régimes d'assistance directe. Cette situation avantageuse ne doit pas faire oublier, cependant, que l'équilibre reste précaire, qu'il sera tôt ou tard brisé par la croissance de la population ou qu'un simple accident thermique peut la remettre en cause à tout moment.

Il importe donc que des études poussées soient effectuées périodiquement, tandis que s'amorcent ou se poursuivent des entreprises de dégagement des populations, celles-ci dépendant trop de ressources aléatoires.

RÉSUMÉ

La chasse des mammifères marins chez les Ivujivimmiut

Bien que la chasse du phoque marque essentiellement et plus qu'ailleurs au Nouveau-Québec les activités des Ivujivimmiut à la pointe nord-ouest de la péninsule ungaviennne, la région d'Ivujivik n'en demeure pas moins relativement riche en autres mammifères marins. Le béluga, chassé d'habitude à l'automne et au printemps, et le morse, capturé lors des expéditions de chasse traditionnelles de l'automne à certaines îles périphériques, constituent encore, avec le phoque — le phoque annelé surtout, que

l'on chasse pratiquement durant toute l'année — les pièces maîtresses de l'armature économique. Le volume annuel des captures de phoques s'établissait, pour les années 1962-1964, entre 1 500 et 2 500, et la chasse livre une moyenne annuelle de 50 à 60 bélugas et un peu plus de 30 morses. Ces mammifères marins et les autres ressources animales (animaux à fourrure, poisson et avifaune) supportent les activités d'une vingtaine de chasseurs, pour la plupart chefs de famille, et répondent aux besoins fondamentaux de plus de cent Esquimaux. Et dans l'état actuel des choses, c'est-à-dire à moins qu'il n'y ait un accroissement sensible de la population, il y aura toujours du gibier pour subvenir à leurs besoins. Les mammifères marins restent, et pour longtemps encore, semble-t-il, la seule possibilité d'une survie collective digne et saine.

ABSTRACT

Ivujivimmiut's Sea Mammals Hunting

Although the sealing really shows and more than anywhere else in New Québec the Ivujivimmiut's activities at the north-west corner of the Ungava peninsula, the Ivujivik area remains relatively rich in other sea mammals. The beluga, usually hunted in spring and fall, and the walrus, caught at the traditional fall hunting's expeditions to some peripheral islands, constitute also, with the seal — especially the ringed seal which is hunted practically all over the year — the economical framework's base. The annual volume of the seal's catches was, for example during the years 1962-1964, between 1 500 and 2 500, and the hunt gives per year an average of 50 to 60 belugas and a little more than 30 walruses. These sea mammals and the other animal resources (fur animals, fish and avifauna) sustain the activities of about twenty hunters, most of them heads of the household, and correspond to the primary needs of more than one hundred Eskimos. And at the present time, in other words unless there is a sensible population's growth, game will be always there to provide for the population's wants. The sea mammals remain, and for a long time, as it seems, the only possibility of a collective survival, worthy and healthy.